

Brèves littéraires

Brèves

Un air de Bach

Rollande Boivin

Numéro 54, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5246ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, R. (2000). Un air de Bach. *Brèves littéraires*, (54), 11–15.

ROLLANDE BOIVIN

Un air de Bach

À ma mère et à Barbara

Encore trois kilomètres avant la Savane ! Je préférerais entendre la *Petite Cantate* de Barbara mais je n'ai trouvé la cassette nulle part au moment où je bouclais mes bagages. La brune dame est morte à Paris la semaine dernière. Dans mon coeur et ma tête, sa voix vibre encore. Partie aussi, ma mère. Avec nos silences. Son piano et elle parlaient Bach, Beethoven, Brahms, Chopin, Schumann, Schubert... Mais elle ne m'entendait pas. J'ignore si je l'aimais.

Monsieur Bach ! vous vous êtes tu ? Vous êtes scandalisé ? Je pianote sur les touches de ma radiocassette. Inutilement. Est-ce un maléfice de cette forêt d'épinettes que je traverse en plein coeur ? Et ces martèlements sur la route, d'où viennent-ils ? Par le rétroviseur, j'aperçois un cheval attelé à une voiture. Il galope dans ma direction. Intriguée, je stationne au bord du chemin. Passé ! L'équipage est passé. J'ai encore dans l'oreille le bruit sec des cordeaux. Une femme tenait les rênes. « *Hue ! Hue ! je ne veux pas être en retard !* » a-t-elle lancé sans se soucier de mon existence.

Je claque la portière de ma voiture et cours derrière son attelage. La poussière grise du chemin me monte au visage, s'infiltré dans mes narines, m'irrite la gorge et me dissimule par moments cette femme et son étrange équipée. Je perds du terrain. Soif ! Désir de continuer... Je veux savoir où elle va... Elle s'engage dans une courbe. Là-bas, enfin ! elle s'arrête, descend du boghei. Des enfants accourent vers elle.

Comme un pantin dont on aurait remonté le mécanisme, je continue d'avancer jusqu'au bord du fossé, en face d'une maison surmontée d'une cloche. Le coeur battant, je m'écroule. À proximité de ma main, un puits ! Je repousse le couvercle de bois. Me penche. L'eau cruelle et noire me renvoie une image que je ne peux toucher. Le sable de la route crisse entre mes dents, ma gorge brûle. La cloche sonne. Je me soulève en m'appuyant sur les coudes. De l'autre côté du chemin, les enfants suivent la femme à l'intérieur de la maison.

Dès qu'elle a refermé la porte, je traverse la route sablonneuse. À pas de Sioux, je m'approche d'une fenêtre. La belle voyageuse porte de longs cheveux tressés qui auréolent sa tête. Elle ouvre un grand coffre. Assis derrière les pupitres, les enfants étirent le cou. Ils se lèvent, se trémoussent. Je ne vois plus que leur dos. Je change de fenêtre.

Là ! le coffre en bois et en cuir avec un couvercle arrondi et une grosse serrure de métal. « *Moi ! moi ! moi !* », crient les enfants en voyant apparaître des

robes en papier crêpé à volants jaunes, verts, bleus, des redingotes, des foulards, une canne, des chapeaux... « *Vous jouerez tous mais avant, il faut apprendre à lire et à compter* », leur dit l'institutrice en refermant son coffre. Je m'éloigne pour ne pas être prise en flagrant délit d'espionnage. Dès qu'ils auront quitté l'école, j'ouvrirai la porte et le coffre, prendrai la robe à volants jaunes, la porterai, me pavanerai, me trouverai belle. On m'aimera peut-être...

La soif me ramène au puits. Quelqu'un a oublié un seau. L'eau que je puise a un goût de métal et d'herbes amères. Virer de bord ? Reprendre ma route sans me soucier de cette femme ? Impossible ! Je me sens prisonnière de son histoire comme une mouche entre le feuillage tentaculaire de la carnivore sarracénie.

Les enfants courent sur le chemin en croquant des pommes. Je voudrais tendre la main vers un fruit mais je n'ose pas révéler ma présence. Je suis une intruse. On me chasserait... comme un insecte ? La faim me tenaille. Je marche derrière l'école. La savane commence au bout du labour. J'y cueille les oubliés de l'automne : dans les mousses, je ramasse des baies rouges, aux arbustes, je prends des fruits bleus, presque noirs.

Un sillon me sert de lit. Le feuillage du thé du Labrador s'affaisse de chaque côté et me recouvre. Je lui arrache quelques fleurs blanches que je mordille

lentement. Mon sommeil est peuplé d'écoliers qui rient, chantent ou crient. Je tente de me glisser parmi eux, d'attirer le regard de la maîtresse d'école. Aussitôt, ses élèves l'entourent, la prennent par la main et l'entraînent avec eux sur la route. Je les suis. Elle entre dans une maison de bardeaux rouges. Un homme l'accueille. Il a un regard bleu de faïence, sourit timidement, l'entraîne dans le salon. Elle s'installe au piano. Je vois ses mains bouger sur le clavier. Tous les enfants sont là. Ils l'écoutent avec des yeux ronds, les coudes sur le sol, le menton dans les mains. L'air enchanté. Moi, je n'entends rien. Sur une petite table, l'homme a déposé une sarracénie pourpre. À leur insu, je m'empare de la fleur, écarte son feuillage. Une mouche est là. Les pattes engluées.

La cloche ! Sa sonnerie me réveille brutalement. Je me lève, arrache les herbes collées sur mes vêtements et retourne à mon poste d'espionne. Toute la journée, j'épie. Vers quatre heures, les enfants se rassemblent aux pieds de leur maîtresse. Elle ouvre un livre à couverture rouge. Ils ont l'air de boire ses paroles. Lorsqu'elle referme le roman, je peux lire le titre : *Sans famille*. Je recule brusquement, car les élèves circulent partout dans la classe. Finalement, ils ramassent leur sac, y enfouissent livres, cahiers, crayons. L'institutrice leur ouvre la porte et ils s'éparpillent comme une volée de moineaux. Je voudrais un filet à papillons. Pour capturer les oiseaux.

Vide l'école ! Depuis plusieurs jours, personne n'y vient. Même les odeurs l'ont désertée. J'inspecte les pupitres, souffle sur la sciure de bois des crayons, glisse l'index sur une mine de plomb. Je touche le métal froid du poêle et m'en vais. Sur le chemin, je marche tête basse, je reluque le puits. Au-delà d'un ponceau de bois, j'entends... de la musique ! Un air de Bach. Cela vient de la maison de bardeaux rouges. J'avance rapidement. Me voilà près d'une grande galerie de bois blanc. Je monte une marche, deux, trois, colle mon nez à la fenêtre. Elle ! bien sûr ! Au piano. Sa musique coule en moi comme un étrange lait. Un frou-frou de papier crêpé m'oblige à tourner la tête. Vêtue d'une robe de bal à volants jaunes, une fille descend lentement l'escalier. Elle porte une pile de feuilles et s'approche de l'endroit où je me terre. Sur le rebord de la fenêtre, elle dépose une liasse de papier à musique et me touche l'épaule. Ses yeux ont la couleur des miens. Elle a mon front, ma chevelure ! Paniquée, je m'abrite derrière mes mains. Quand enfin, j'ose écarter les doigts, le visage est toujours là. Dans le rétroviseur.

Un air de Bach emplit ma voiture. Celui que jouait ma mère.